LE DOCTEUR

P.-C.-A. LOUIS

SA VIE — SES ŒUVRES

(1787-1872)



LE DOCTEUR

P.-C.-A. LOUIS

SA VIE — SES ŒUVRES

(1787-1872)

Par E.-J. WOILLEZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Médecin de l'hôpital Lariboisière.

PARIS

LIBRAIRIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT

41, RUE J.-J.-ROUSSEAU (HÔTEL DES FERMES)

—

1873

LE DOCTEUR

P.-C.-A. LOUIS

Pendant la vie des hommes éminents qui se sont signalés par des travaux utiles et renommés, ceux qui les jugent subissent, comme malgré eux, des influences qui empêchent leurs appréciations d'être définitives.

A la mort de ces illustrations, toute contrainte disparait. La réserve, la passion s'atténuent ou s'effacent; la critique devient plus libre et par conséquent plus juste. On est déjà la postérité : postérité de la première heure, il est vrai, mais qui a cet avantage considérable d'utiliser des souvenirs tout vivants des amis ou des familiers de la vie intime.

Quant à la vie scientifique, lorsqu'il s'agit d'une vie presque séculaire comme celle de Louis, les œuvres ont eu déjà une longévité qui permet d'en bien apprécier les effets immédiats et l'influence ultérieure.

La personnalité scientifique, comme la personnalité intime, peuvent par conséquent se dégager avec vérité de ce jugement.

Je ne devais donc pas hésiter à tracer cette esquisse biographique sur Louis, l'éminent pathologiste qui a occupé dans le monde médical une place si justement honorée. J'accomplis ainsi en même temps un acte de justice et de pieuse reconnaissance. Telle fut d'ailleurs autour de lui, de tout temps, l'expansion de la bienveillance amicale de l'homme que nous regrettons, qu'en prenant la plume pour dire ce qu'il a été, j'ai la conviction d'être l'écho des sentiments d'un grand nombre de cœurs amis.

Louis (Pierre-Charles-Alexandre) naquit le 14 avril 1787 en Champagne, dans la petite ville d'Aï (Marne).

Son père était un propriétaire viticulteur ; sa mère une femme intelligente et énergique. Elle fit sentir de bonne heure à son fils une autorité sévère qui ne fut pas sans influence sur son caractère, d'autant plus que le père mourut rapidement en 1793, à la suite d'une maladie contractée pendant le service de la garde civique.

Louis n'avait alors que six ans. On était dans la tourmente révolutionnaire pendant laquelle les études classiques étaient devenues difficiles. Néanmoins, il put régulièrement les poursuivre à l'âge de dix ans, grâce à un vieux bénédictin d'Hautvillers, et il les termina dans une institution de la capitale.

Il s'agissait ensuite de faire choix d'une profession. Louis fut d'abord placé comme clerc dans une étude d'avoué de la rue Mazarine; mais il manifesta peu de goût pour cette carrière. Il l'abandonna bientôt pour étudier la médecine, quoiqu'il fût d'une santé en apparence assez frêle, puisqu'il fut déclaré, à trois reprises différentes, impropre au service militaire.

C'est en 1807 qu'il commença l'étude de la médecine à Reims, où il avait été adressé par sa mère à un chirurgien, M. Noël, chez lequel il demeurait, et dont il suivit les visites à l'hôpital pendant un an. Il se rendit ensuite à Paris, où il arriva recommandé au docteur Lerminier, alors médecin à l'hôpital de la Charité, et qui le détourna dans le cours de ses études, Louis ne put jamais en savoir la raison, de concourir pour l'internat des hôpitaux. C'était malheureusement renoncer pour l'avenir à un solide appui, plus profitable encore que l'amitié d'enfance, et qui fait que le mérite trouve toujours tendues, dans les difficultés de la vie médicale, une foule de mains aussi bienveillantes qu'affectueuses.

Louis soutint, en 1813, sa thèse de doctorat, qu'il parut considérer comme une simple formalité obligatoire. Il était alors dans sa vingt-septième année. Sa mère s'était remariée depuis longtemps, et d'autres enfants étaient nés de ce second mariage; aussi comprend-on qu'il eût hâte de se faire une position. Son intention ne fut jamais de s'établir dans la petite localité qui l'avait vu naître; car il ne comprenait l'exercice de la médecine que dans une grande ville.

Il tenta d'abord de se fixer à Paris dans le quartier

Saint-Honoré; mais ayant perdu bientôt le protecteur qui l'y patronnait, et qui fut victime d'événements politiques, il songea à s'expatrier, et il eut d'abord la pensée d'aller s'établir à Constantinople. Ce fut vers la Russie qu'il se dirigea; voici à quelle occasion.

M. le comte de Saint-Priest se rendant en poste en Russie, où il était gouverneur de la Podolie, s'arrêta pendant quelques heures dans la petite ville d'Aï pour y voir la famille de Louis, dont il était l'ami. M. de Saint-Priest y trouva Louis hésitant sur le parti qu'il devait prendre, et lui fit la proposition de l'emmener immédiatement avec lui en Russie, ce qu'il accepta. Sa famille s'empressa de garnir sa bourse de toutes les pièces d'or disponibles, et il partit.

Il était encore alors d'une constitution chétive. Nous qui l'avons connu si énergique, si infatigable, et d'une santé si robuste qu'il n'a eu, à part sa dernière maladie, qu'une pneumonie dans son extrême vieillesse, nous avons peine à comprendre cette délicatesse primitive. C'est pendant son séjour en Russie, où il passa plusieurs années, qu'il se fortifia. Il se plaisait à se reporter à cette époque de son existence, et à rappeler l'insouciance qu'il éprouvait, l'hiver, au milieu des intempéries et de la rigueur du climat.

Il lui était arrivé, me disait-il il y a quelques années, des choses dont le souvenir le surprenait encore, et qui alors lui paraissaient toutes simples. Il fit quelquefois de très-longs voyages, l'hiver, en traîneau, parcourant ainsi d'une seule traite les centaines de lieues qui séparent Odessa de Moscou, et Saint-Pétersbourg de Novogorod; devant l'immensité

des steppes, il n'éprouvait nul souci. Dans un de ces voyages, surpris par un ouragan de neige, il ne songeait qu'à jouir de ce rare spectacle, bien que le traîneau, disait-il, rudement secoué, fût accompagné par une bande de loups affamés.

Une autre fois, se trouvant pendant huit jours chez un paysan dans le voisinage du Niémen, n'entendant pas un mot de la langue du pays, et n'ayant pour s'occuper et se distraire que la lecture d'un mauvais exemplaire de P. Frank, il voulut un jour traverser le Niémen glacé. La glace se rompit sous ses pieds, heureusement près du bord, et il en fut quitte pour un bain rigoureux.

Après ces trois premières années de pratique incomplète, Louis alla se fixer à Odessa, où il accompagna le comte de Saint-Priest, qui bientôt quitta le pays, laissant Louis libre désormais de ses actions.

Il avait alors vingt-neuf ans. Sa physionomie distinguée et sa haute intelligence, que mit en relief la suite de sa carrière, le firent bientôt remarquer. Aussi eut-il rapidement dans cette ville une brillante clientèle. Il était, d'ailleurs, patronné par son puissant protecteur, et par cette qualité de Français qui, à l'issue du premier Empire, en 1816, avait à l'étranger un prestige incontesté.

Pendant ses quatre années de séjour à Odessa, il parvint à une position aussi belle qu'il pouvait l'espérer. Le consul d'Angleterre, auquel il avait été présenté, se prit d'affection pour notre compatriote, qui, étant tombé malade, fut par lui comblé d'attentions. La notoriété de Louis devint assez grande pour

que le prince Wolkonski, ministre de la maison impériale, lui fît donner, à son insu, le titre honorifique de médecin par quartier de l'empereur Alexandre.

Telle était la position honorable que Louis s'était faite, lorsque en 1820, pendant la dernière année de son séjour à Odessa, il y eut une mortalité considérable sur les enfants, par le fait d'une épidémie d'angine couenneuse et de croup. Louis, désolé de son impuissance à combattre efficacement cette maladie, eut un louable scrupule. Il se demanda si réellement il faisait tout ce qu'il devait faire, et si la thérapeutique des maladies de l'enfance n'avait pas fait, depuis sept années qu'il avait quitté Paris, des progrès qu'il ignorait. Le doute pour une conscience aussi droite que la sienne était insupportable, et il prit une résolution qui n'étonnera pas ceux qui l'ont connu. Son devoir, pensait-il, était de se rendre à Paris pour s'assurer du progrès qui s'y était sans doute fait, depuis son départ, dans le traitement des maladies de l'enfance. Et il mit aussitôt son projet à exécution.

Arrivé à Paris, il s'empressa de suivre assidûment les visites des médecins de l'hôpital des enfants pendant six mois de suite; mais il fut convaincu que rien, ou à peu près rien n'était changé dans la pathologie de l'enfance.

Ce séjour à Paris lui fit songer à s'y fixer définitivement. Il y était porté par le désir de s'éclairer de près sur la révolution survenue dans le monde médical, qui était alors tout enfiévré par la doctrine physiologique de Broussais.

Après avoir lu avec soin ceux des ouvrages de

Broussais qu'il ne connaissait pas, il craignit de ne pas avoir bien compris à la lecture une doctrine qui ne lui paraissait pas suffisamment démontrée. Aussi, comme il était d'une bonne foi suprême, il ne s'en tint pas là. Pendant deux mois consécutifs, il se mit à suivre assidûment les leçons de celui qui attirait alors à lui toutes les ardeurs juvéniles de la génération médicale. A cette époque, ces ardeurs étaient surexcitées jusqu'à l'enthousiasme ; et l'on peut dire que cet enthousiasme était presque universel.

Qu'on se figure Louis, dont l'intelligence logique et correcte était plus que sceptique pour les propositions scientifiques qui n'étaient pas démontrées par les faits, base essentielle de toutes les sciences d'observation, s'imposant d'écouter pendant deux mois les discours de l'ardent fondateur de la médecine physiologique. D'une éloquence entraînante pour les auditeurs impressionnables et passionnés, qui étaient éblouis par cette parole ardente et convaincue, par cette opposition mordante et sarcastique à la vieille médecine, et par ce canevas si simple de l'inflammation et de l'irritation, servant de base étiologique à toute la médecine, Broussais n'avait pas le même succès d'adhésion auprès des esprits réservés et réfléchis, allant au fond des choses sans se laisser éblouir par l'éclat et la fougue originale de la parole.

Louis fut du petit nombre de ceux qui résistèrent à l'engouement général. Il retrouva parmi eux un ancien condisciple qui devait, comme lui, faire honneur à la médecine française, le docteur Chomel. Cette communauté de réserve, en présence du flot des sectateurs si ardemment enthousiastes de Broussais, rendit plus

étroite encore l'amitié qui les lia pendant le reste de leur longue vie.

Louis, considérant la médecine comme une science, persuadé qu'elle était tout entière dans l'observation, et qu'il fallait en bannir l'esprit d'hypothèse, en ne considérant comme vrai ou faisant partie de la science que ce qui était rigoureusement démontré ou évident, ne pouvait admettre la doctrine échafaudée par Broussais, qui avait la manie puérile (ce sont les expressions de Louis) de mettre les hypothèses à la place des faits, et qui n'avait pas l'habitude de prouver ce qu'il avançait.

Il pensait avec justesse qu'il fallait sortir de ce dédale d'affirmations souvent fantaisistes, et de ces raisonnements sans base sérieuse, sur des faits non constatés, « qui transforment une science qui « tend si haut en un tissu d'hypothèses qui la dé- « gradent. »

Broussais, en effet, avait une manière de raisonner qui était, comme on l'a dit avec raison, l'antipode de celle de Louis. Le célèbre agitateur, ayant un parti pris rapidement établi avec ces à peu près si dédaignés par Louis, cherchait à faire tout converger en preuves pour démontrer la solidité de la base de son édifice. Il voyait si bien et quand même l'irritation partout, qu'il affirmait qu'elle devait exister là où elle n'avait pas été constatée. Il utilisait des suppositions répétées de ce genre, se servant d'explications erronées, lançant des affirmations sur des circonstances passées ou même à venir, en dehors de toute probabilité logique. Il se livrait ainsi à des dissertations dans lesquelles il s'animait jusqu'à laisser échapper

contre ses adversaires la raillerie, et jusqu'à l'injure, qui n'ont jamais été des raisons.

Voilà ce qui provoqua une réaction si vive dans l'esprit de Louis, qui en devint d'autant plus absolu en sens opposé.

Il trouvait que les médecins, tout en disant que la médecine est une science d'observation, qu'elle est tout entière dans l'observation, la négligeaient profondément :

« Les médecins modernes, comme les médecins anciens, disait-il, ont donné des descriptions trop imparfaites des maladies. Les exposés des faits particuliers n'offrent eux-mêmes qu'incertitude, et ne peuvent servir, à quelques exceptions près, ni à l'avancement de la science, ni à l'instruction de celui qui les lit.

« Comment se fait-il que la science doive si peu, ajoutait-il, aux médecins de l'antiquité, parmi lesquels on compte des hommes illustres, et que son histoire ne soit, à beaucoup d'égards, que celle de leurs erreurs et de leurs systèmes? »

Il y a évidemment un remède à un tel état de choses. Ce remède, Louis croit l'avoir trouvé.

Il compare la médecine, science d'observation par excellence, à la chimie, qui si longtemps a présenté les mêmes errements que la médecine, et qui avait fait, dans les dernières années seulement, des progrès rapides. Ces progrès sont apparus dès que la chimie a voulu l'exactitude, dès qu'elle a pesé et compté toutes les fois qu'elle a pu le faire, qu'elle a tenu compte de tout, en substituant en même temps à des analyses imparfaites et grossières des analyses

rigoureuses. Dès lors, ses progrès, toujours plus rapides, ont été non interrompus.

Il pensa que le défaut de méthodes rigoureuses avait agi sur les destinées de la médecine, comme autrefois sur celles de la chimie, et qu'elles réclamaient le même remède. Au lieu de se baser sur des faits recueillis incomplets et choisis, il fallait les réunir indistinctement en considérant chaque malade comme un problème à résoudre, en interrogeant toutes les fonctions pendant la vie, et en décrivant tous les organes après la mort; et ce n'est qu'après avoir réuni un plus ou moins grand nombre de faits semblables qu'on devait les analyser avec soin et en tirer des conséquences rigoureuses, de même que « les chimistes qui, dans leurs analyses, tiennent compte de tout, ont sans cesse la balance à la main. »

Cette assimilation de la science de la médecine à la chimie a été critiquée comme exagérée. Il y a sans doute du vrai dans cette objection; mais si vous mettez à part la rigidité du principe, il y a ici une condition de progrès fécond, qui domine toute critique mesquine : la condition d'une observation et d'une analyse aussi rigoureuses que possible des faits, pour arriver à la formule des conclusions générales; principe complétement négligé jusque-là, et dont l'application plus ou moins complète a eu, sur les destinées de la médecine, une heureuse influence qu'il est impossible de contester.

En insistant sur l'obligation première de bien recueillir les faits, Louis rappelle avec raison qu'il était d'usage de confier leur rédaction à des élèves presque

sans expérience, comme si le chimiste confiait le soin de faire ses analyses à celui qui entre dans la carrière.

Aussi, quoique arrivé à l'âge de trente-quatre ans, à cette époque de la vie où l'on songe habituellement à profiter de ses études antérieures pour conquérir une position lucrative, Louis n'hésita pas à se livrer par lui-même à une observation rigoureuse, et, pour atteindre plus sûrement le but qu'il se proposait, à s'y livrer sans partage.

Grâce à Chomel, qui, avec un désintéressement rare, lui ouvrit les salles Saint-Jean et Saint-Joseph de son service à la Charité, Louis se mit à l'œuvre, et ne discontinua pas ses recherches à cet hôpital pendant six années consécutives. Ce que fut ce travail incessant, on ne peut que l'entrevoir en songeant que Louis recueillit les observations de tous les malades qui furent admis dans les quarante-huit lits du service de Chomel pendant ce long laps de temps, qu'il fit toutes les autopsies de ceux qui succombèrent, et enfin, qu'il nota, la plume à la main, tous les détails de ces observations, sachant que les faits sont changeants et vieillissent avec le temps.

Il séjournait régulièrement pendant trois ou quatre heures, et quelquefois même cinq heures par jour à l'hôpital, consacrant au moins deux heures à chaque autopsie cadavérique. Les deux salles de malades, l'amphithéâtre de dissection et une petite chambre d'entre-sol qu'on lui avait concédée dans l'hôpital : voilà ce qu'était presque tout Paris pour Louis. Fuyant les distractions et les plaisirs du monde, il mena là, en vrai cénobite scientifique, une vie de

travail si austère et si patient, qu'à la longueur du temps, cette vie retirée excita l'étonnement et provoqua la sympathie en même temps que la critique.

Il y a d'autant plus lieu d'admirer la persévérance de Louis dans ce long internat volontaire, qu'à cette époque, c'était, comme nous l'avons dit, une chose hors d'usage que de recueillir des observations au lit du malade après avoir quitté les bancs de l'école. Aussi Louis nous dit-il que, « lorsqu'il commença à se livrer d'une manière suivie à l'observation, il fut tout à la fois un objet de surprise et de pitié, au point qu'il lui fallut quelque courage pour affronter ce double sentiment. »

Il ne s'arrêta dans son travail persévérant et pénible que lorsqu'il eut recueilli plus de deux mille observations. Il les réunissait sans aucun choix : ce qui ne veut pas dire, comme on l'a pensé à tort, que Louis faisait ses recherches sans but arrêté.

La science se formulait alors par des propositions d'une valeur très-souvent douteuse, parce qu'elles n'avaient pour points de départ qu'une observation superficielle des phénomènes, ou même une simple intuition qui présentait comme des vérités ce qui n'était qu'une simple vue de l'esprit, ou des hypothèses sans solidité. Il était en face d'un système nouveau, la médecine dite physiologique, qui avait la prétention de balayer la vieille médecine, devenue insuffisante, et de se substituer à elle, en offrant un ensemble nouveau d'une simplicité extraordinaire. Cette substitution ne paraissant pas légitime à Louis, et l'esprit de système, les idées préconçues et l'imagination sur une large échelle étant les sources de

cette nouvelle formule, au détriment de l'observation, il résolut de rechercher la vérité dans les faits, seuls capables de la révéler, en ayant pour principal objectif la question des fièvres.

Tandis qu'il se contentait encore de matériaux destinés à être élaborés plus tard, mettant seulement à part les observations de maladies aiguës et celles de maladies chroniques, il rencontrait des faits isolés présentant des particularités nouvelles dont il faisait part à ses intimes. Ce fut ainsi que Chomel l'engagea à publier son premier mémoire, ayant pour objet les *perforations de l'intestin grêle dans les maladies aiguës,* qui parut en 1823 dans les *Archives générales de médecine,* et que Louis ne songeait nullement à livrer à la publicité.

La même année, ce travail fut suivi de celui sur les *communications des cavités droites avec les cavités gauches du cœur,* et de son mémoire *sur le croup chez l'adulte.*

L'année suivante (1824), tout en poursuivant ses recherches sur une large échelle, puisqu'elles comprenaient toujours les vastes matériaux qui lui servirent à la confection de ses deux principaux ouvrages sur la phthisie et la fièvre typhoïde, il inséra dans les *Archives générales de médecine,* où avaient pris place ses précédents travaux, ses mémoires sur *l'amincissement et le ramollissement de la membrane muqueuse de l'estomac,* présenté d'abord à l'Académie de médecine le 27 janvier, et sur *l'hypertrophie de la membrane musculaire de l'estomac dans le cancer du pylore.*

La même année, parut dans la *Revue médicale*

son mémoire *sur la péricardite,* et enfin son travail sur *le ténia* prit place dans le *Répertoire d'anatomie et de physiologie* de Breschet.

Ces œuvres nombreuses, dont plusieurs ont une importance particulière, mettaient en lumière des sujets entièrement nouveaux, ou bien répandaient quelque jour sur des faits incomplétement connus.

Louis pensait à ne donner aussi que l'étendue d'un simple mémoire à ses recherches sur la phthisie pulmonaire. C'est sur les instances de Chomel qu'il en fit un ouvrage de plus d'importance, quatre ans environ après avoir commencé ses recherches.

Tous les malades des salles Saint-Jean et Saint-Joseph, dont il avait alors recueilli les observations, étaient au nombre de mille neuf cent soixante, dont trois cent cinquante-huit avaient succombé. Dans les décès par maladies chroniques, la lésion la plus fréquemment rencontrée par Louis, les tubercules, fut le point de départ de son ouvrage.

Il commença par retrancher de la masse de ses observations, comme insuffisantes, toutes celles qu'il avait recueillies pendant les premiers mois de ses travaux. En se livrant ensuite à la rédaction de ses importantes recherches sur la phthisie, il mit en pratique un principe qu'il n'a cessé de préconiser toute sa vie, et que tout observateur devrait toujours avoir présent à l'esprit : c'est qu'avant de considérer comme propre à une maladie particulière un symptôme ou une lésion, il faut toujours rechercher si ce symptôme ou cette lésion ne se rencontrent pas dans les autres maladies, afin d'en bien déterminer la valeur. C'est

ce que fit Louis pour la phthisie pulmonaire, en rapprochant de cette affection chronique, au point de vue des lésions, toutes les autres maladies chroniques qu'il avait pu observer.

En analysant les cent vingt-trois cas de mort par phthisie pulmonaire, il constata combien il était rare de trouver le désordre anatomique borné aux poumons dans cette maladie. Il établit que plusieurs lésions, en dehors des tubercules, sont propres à la phthisie et font partie de la maladie. Telles sont : les ulcérations de la trachée artère, du larynx, de l'épiglotte, des intestins, et la transformation graisseuse du foie. Une foule de complications, dont plusieurs sont mortelles par elles-mêmes, constituent d'autres nombreuses lésions anatomiques qu'il fit connaître. Enfin il formula l'importante conclusion de la présence constante des tubercules dans les poumons lorsqu'on en trouve dans d'autres organes chez l'adulte.

Ces *Recherches anatomico-pathologiques sur la phthisie* furent adressées en manuscrit à l'Académie de médecine. Chomel, au nom de MM. Bourdois, Royer-Collard et au sien, en fit un rapport élogieux, qui fut bientôt suivi de la publication de l'ouvrage (1825) et de la nomination de Louis comme membre de l'Académie.

Lorsque, au commencement de mai 1826, il suspendit ses recherches cliniques si persévérantes à l'hôpital de la Charité, il réunit en un volume, qu'il dédia à Lerminier, sous le titre de *Mémoires ou recherches anatomico-pathologiques sur diverses*

maladies, les mémoires qu'il avait déjà publiés séparément, et il y joignit trois mémoires inédits [1].

Dans ce volume, comme dans ses recherches sur la phthisie, on retrouve la manière sévère de l'observateur, avec la réserve étudiée qu'il mettait dans ses déductions. Cette réserve, on la lui avait plusieurs fois reprochée ; aussi jugea-t-il nécessaire de répondre à ses critiques dans l'avertissement qui sert d'introduction à cet ouvrage.

« Nous avons, dit-il, été sobre de conséquences; quelques personnes ont blâmé cette réserve, mais ces personnes, nous n'en doutons pas, reviendront de leur manière de voir, car s'il n'y a de véritablement utiles que les conséquences rigoureuses, évidentes pour tout le monde (et celles-ci ne sont jamais nombreuses), à quoi bon multiplier les conjectures et les considérations qui n'ont pour base qu'un peu plus ou un peu moins de probabilité? Les à peu près n'enrichissent pas la science; ce qui n'est que vraisemblable peut être vrai, peut être faux ; et il nous semble par cela même qu'il faudrait avoir, sur les assertions médicales, la manière de voir qu'avait Descartes sur les opinions philosophiques, et, comme lui, *regarder presque comme faux tout ce qui n'est que vraisemblable;* pensée profonde, également applicable aux faits particuliers qui n'offrent pas toute l'exactitude qu'on doit exiger, et aux faits

[1] Ces trois mémoires avaient pour objet : 1° l'état de la moelle épinière dans la carie des vertèbres ; 2° les morts subites, ou survenues très-promptement ; 3° les morts lentes et prévues, dont on ne saurait se rendre compte par l'état des organes.

généraux qui ne se présentent pas avec le caractère de l'évidence. »

On voit qu'à propos de ses premières publications, on reprochait à Louis de trop pencher vers l'observation pure et simple, et d'imposer à l'esprit une barrière, réglementant ce qui ne saurait l'être : l'exercice de la pensée et de l'imagination. Il est évident que Louis, qui reconnaît en propres termes que les conséquences à tirer des faits seront plus ou moins importantes suivant les aptitudes intellectuelles de l'observateur, n'a pas la prétention de brider l'esprit de ce dernier, mais seulement de l'avertir pour qu'il se mette en garde contre les écarts d'une imagination qui ne peut scientifiquement s'appuyer que sur de simples et vagues souvenirs, ou sur des hypothèses.

Et à propos d'hypothèses, c'est à tort aussi qu'on lui a reproché de les bannir absolument. Il n'en voulait pas si on les donnait comme expression définitive de la science; mais dans le fonctionnement intellectuel de l'observateur, il comprenait parfaitement que, dans la recherche de la vérité, on puisse s'en formuler à soi-même comme problème à résoudre, à la condition d'en chercher la valeur ou la solution dans les faits observés, et de ne donner ces hypothèses comme vérités scientifiques qu'après cette confirmation. Il est si rare que la réponse des faits justifie une hypothèse émise *à priori*, qu'on ne peut voir dans la réserve conseillée par Louis qu'un bon sens et une logique de très-bon aloi.

Il était certes bien loin d'avoir de l'étroitesse dans l'esprit. Hors des questions médicales, ses pensées avaient une élévation remarquable, comme le mon-

trait sa conversation intime, et comme le prouvent les notes manuscrites qu'il a laissées, et qu'il écrivait à ses moments perdus. Nous aurons à citer plusieurs de ces pensées, qui sont comme l'épanouissement au dehors du sens intime de Louis.

L'esprit dans lequel il a poursuivi ses recherches peut le faire comparer à un voyageur auquel on a fait d'un pays une description qui lui paraît imaginaire et insuffisante, et qui a la juste prétention de le mieux connaître en l'explorant plus minutieusement que ses devanciers, sans tenir compte des fables qui en obscurcissent l'histoire. Comme ce voyageur, c'est un pays mal décrit que Louis cherche à connaître, et, chemin faisant, il arrive à des découvertes inattendues qui lui font connaître le pays sous des aspects nouveaux, tant dans son ensemble que dans ses détails.

Louis eut la satisfaction d'atteindre son but, puisqu'il arriva ainsi à la découverte de grandes vérités médicales nouvelles, comme le démontre surtout son œuvre principale : ses recherches sur la fièvre typhoïde, publiées sous le titre de *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la maladie connue sous les noms de gastro-entérite, fièvre putride, adynamique, ataxique, typhoïde*, etc.

Cet ouvrage se confectionna dans des conditions singulières, qui dénotent de la part de l'auteur une énergie et une ténacité bien rares.

Il ne faut pas oublier que Louis avait recueilli les matériaux cliniques considérables qu'il avait en main, principalement dans le but d'élucider cette question des fièvres, sur laquelle on était si loin de s'entendre

en 1821, au début de ses investigations. Lorsque, en 1826, il jugea ses matériaux suffisants, il en avait déjà extrait, chemin faisant, d'abord les observations des mémoires dont il a été question, puis celles de maladies chroniques qu'il avait utilisées dans ses recherches sur la phthisie. Il lui restait donc tous les faits de maladies aiguës qu'il avait pu réunir, et qui devaient, si ses prévisions étaient justes, lui donner la solution anatomico-pathologique de l'obscur problème des fièvres.

Que fallait-il penser des six ordres de fièvre de Pinel? « Les uns, avec l'illustre auteur de la doctrine physiologique, dit Louis, les considéraient comme de simples gastro-entérites; les autres, comme autant de maladies distinctes; et pour ceux-ci la *fièvre inflammatoire* était une inflammation du cœur, de l'aorte et de plusieurs autres organes; la *fièvre muqueuse*, une phlegmasie lente et obscure de la muqueuse gastro-intestinale, ou de la muqueuse pulmonaire, ou d'un organe quelconque, chez des individus lymphatiques, tourmentés par des chagrins, etc., etc.; la *fièvre bilieuse*, une simple gastrite à divers degrés : la *fièvre adynamique*, une violente inflammation du tube intestinal, entièrement comparable à celle qui résulte de l'empoisonnement par les substances minérales, et les symptômes de ce qu'on appelait *fièvre maligne* étaient ceux d'une inflammation violente du cerveau et des méninges. »

Ses observations, on l'a vu, avaient été recueillies au lit du malade, et les lésions cadavériques consignées par écrit, avec un soin minutieux, sans aucun parti pris; il n'y avait donc qu'à les interroger.

qu'à les étudier convenablement, suivant Louis, pour en extraire la vérité, non cette vérité que devine d'avance l'esprit, mais celle qui est dans les choses.

Louis se mit résolûment à l'œuvre, malgré une grave préoccupation qui lui survint d'une façon inattendue.

Par suite de son dévouement pour sa famille, il venait de se voir privé de la presque totalité de sa fortune. Il ne lui restait plus que quelques milliers de francs.

Par raison d'économie, et pour ne pas être détourné de son travail, il se rendit à Bruxelles dans le courant de l'année 1827. Dès le lendemain de son arrivée, il était installé dans une chambre, qu'il ne quitta, pour ainsi dire, que pour aller prendre ses repas dans un restaurant voisin, pendant toute une année qu'il consacra à la confection et à la rédaction de ses recherches.

Pendant les quatre premiers mois, il mit ses observations en tableaux, divisés par colonnes consacrées à chaque symptôme, à chaque lésion constatée, et aux autres particularités des maladies aiguës dont il avait recueilli l'observation écrite, afin d'avoir facilement sous les yeux, dans une même division, tous les documents relatifs à la même question. La rédaction des deux volumes qui composèrent son ouvrage l'occupa ensuite pendant huit mois; et, me disait-il, après une année, jour pour jour, de ce travail incessant, il revint à Paris, connaissant à peine Bruxelles, tant il s'était asservi à son labeur extraordinaire.

En faisant ce travail, de même que lorsqu'il en recueillait les matériaux à la Charité de Paris, Louis,

avons-nous dit déjà, faisait taire, avec une sévère conviction qui était une des qualités originales de son esprit, beaucoup de conceptions que son imagination lui suggérait; ce scrupule le conduisait à ne conclure que d'après les faits observés. L'exposition des résultats ainsi obtenus présentait sans doute une sécheresse qui était loin de plaire au premier abord; mais elle était certainement l'expression de la vérité cherchée, et c'était tout ce que Louis voulait, s'inquiétant peu d'une élégance de style qu'il jugeait, en pareil cas, hors de propos.

Cette investigation consciencieuse et cette manière de procéder nous expliquent comment il a pu nous dire que, jusqu'au moment où il eut dépouillé ses faits par une analyse laborieuse, il avait ignoré que les fièvres, si diversement envisagées et dénommées, pussent converger, par l'ensemble des symptômes et des lésions, vers cette admirable unité de la fièvre ou affection typhoïde, dont la description est le plus beau titre de gloire de Louis.

Peut-on croire qu'il fût arrivé au même résultat en suivant une moins rigoureuse méthode? Il est permis d'en douter, à voir les travaux de ses devanciers et de ses contemporains, qui avaient entrevu ou même constaté les lésions intestinales dans les fièvres, et qui avaient écrit des descriptions parfois plus élégantes, au point de vue littéraire, mais, à coup sûr, d'un vague et d'une indécision que l'observation superficielle ou insuffisante des auteurs pouvait seule produire. Ses adversaires ont vainement insisté sur ces travaux si incomplets pour amoindrir la valeur de l'œuvre de Louis. Rœderer et Wagler, en signa-

lant, dès 1760, la lésion des follicules agminés de l'intestin dans les fièvres; Prost, en publiant sa *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps,* en 1804; Petit et Serres, en décrivant, en 1813, leur *Fièvre entéro-mésentérique;* Bretonneau, en signalant, après Willis (1661) et Lecat, de Rouen (1763), la lésion intestinale comme une éruption démontrant l'existence d'une maladie analogue aux fièvres éruptives, qu'il dénomma dothinentérie, comme Lecat l'avait appelée petite-vérole gangréneuse mésentérique : tous laissèrent en suspens la solution du problème de l'unité des fièvres, si nettement résolu par Louis.

L'ouvrage de Louis a été considéré, depuis sa mort, même par un chaud adversaire de sa méthode, comme un monument impérissable; et en cela il a été vrai. On peut exprimer la valeur de ce monument en disant qu'il constitue une solide pyramide de granit, sans ornementation de détails.

Aussitôt de retour à Paris, l'impression des deux volumes de son ouvrage fut rapidement conduite, et le dernier bon à tirer put être donné par l'auteur avant son départ en mission pour Gibraltar.

On était à la fin de 1828. Au milieu du mois d'août, une épidémie de fièvre jaune s'était déclarée dans cette ville. Le gouvernement français, désirant s'éclairer sur l'origine et le mode de propagation de cette nouvelle épidémie, envoya dans ce but à Gibraltar une commission composée de MM. Chervin et Trousseau, auxquels devait se joindre un médecin nommé par l'Académie de médecine. Elle désigna Louis, qui partit avec ses collègues le 1er novembre.

Pendant un séjour de cinq mois à Gibraltar, Chervin, qui avait observé la fièvre jaune en Amérique, où il s'était rangé du côté des anti-contagionistes, avait une opinion résolûment faite sur l'origine de la maladie épidémique de Gibraltar, tandis que Louis et Trousseau n'avaient aucun parti pris de ce genre. De là d'interminables dissidences qui expliquent comment Louis, dès le retour de la commission à Paris, se contenta d'exposer brièvement à l'Académie, dans sa séance du 12 mai 1829, la manière dont la commission avait procédé pour remplir sa mission. Il hésita, avec Trousseau, devant la tâche qu'ils s'étaient mutuellement promis de remplir : Louis, celle de publier l'étude des faits pathologiques de la fièvre jaune de Gibraltar, et Trousseau, celle d'analyser les documents recueillis par la commission, relativement à l'origine et à la propagation de la maladie.

Cependant, sans les communiquer au public, Louis rédigea ses *Recherches sur la fièvre jaune de Gibraltar en 1828*. Dix ans après, en 1839, le docteur Shattuck, de Boston, obtint d'en faire en anglais une traduction qu'il publia en Amérique. Et c'est seulement en 1844 que le travail original de Louis fut publié en français dans le deuxième volume des *Mémoires de la Société médicale d'observation*. L'exactitude de la description de Louis, rédigée conformément à la méthode analytique qu'il avait adoptée dans ses précédents ouvrages, fut vérifiée par les médecins des pays où la fièvre jaune est le plus communément observée.

Pendant cette mission, Louis fut atteint par la fièvre

jaune; mais, plus heureux que Mazet à Barcelone en 1821, il y échappa. A son retour, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et il commença seulement à recueillir les fruits de sa laborieuse et digne existence. Il devint, de plus, médecin de l'hôpital de la Pitié, juste récompense qui lui ouvrit la voie qui convenait le mieux à son organisation : la clinique. Aussi échoua-t-il lorsqu'il voulut s'en écarter en affrontant le concours qui venait d'être rétabli pour le professorat à l'École de médecine. Comme beaucoup de savants éminents et d'un mérite incontesté, il n'était pas fait pour ces luttes publiques.

Louis était souvent d'un abord froid et sévère, ce qui explique comment, à première vue, il ne plaisait pas toujours à ceux qui jugeaient le chêne par l'écorce. Beaucoup de ceux qui l'ont connu, même parmi ceux de ses élèves qui lui vouèrent plus tard une amitié respectueuse et des plus tendres, n'ont pas échappé à cette première impression : impression fugitive, car la glace du silence rompue et les relations à peine entretenues, la bienveillance naturelle du maître se montrait, et tout sentiment de défiance s'évanouissait.

On ne pouvait l'oublier quand on l'avait vu. Sa taille haute et droite, son visage maigre et allongé, sa physionomie sévère, son front large et élevé, son nez fin et légèrement aquilin, son regard loyal, sa bouche bien faite, mais sérieuse, un peu dure même parfois, quand le sourire ne venait pas transformer cette sévérité apparente en expression de parfaite bonté, une franchise qui débordait de toute sa personne, dans sa parole comme dans ses gestes : tel

était l'ensemble distingué qu'il présentait et qui lui donnait un aspect sculptural. Aussi n'est-il pas étonnant que Pradier, l'éminent artiste, ait été frappé de cette noble physionomie, et qu'il ait supplié Louis de poser devant lui. Instances inutiles, car il s'adressait à un homme qui, en dehors de la science, fuyait tout éclat pouvant le mettre en évidence.

Il plaçait au-dessus de toutes les distinctions désirables, et considérait comme l'honneur le plus enviable, le titre de médecin d'hôpital, qui lui avait été donné. Aussi, avec quelle assiduité il en remplissait les fonctions ! Vis-à-vis des malades et des élèves, il était un type achevé du praticien hospitalier

Il arrivait ponctuellement chaque jour à la même heure, et il exigeait de ses élèves la même exactitude. Évitant avec eux toute conversation oiseuse, il ne s'occupait que de ses malades, toujours attentionné et compatissant, et lorsqu'il se trouvait en présence de ces malheurs immérités qui commandent la pitié, ou de ces dévouements qui excitent l'admiration, sa grave physionomie prenait une expression de bienveillance qui dévoilait la sensibilité et la bonté de son cœur.

Je n'oublierai jamais avec quelle délicate sollicitude il soigna un cocher d'une riche maison de Paris, qui fut admis dans sa salle d'hommes malades, à l'Hôtel-Dieu, pour un rhumatisme articulaire aigu, et qui lui confia avec embarras qu'il était une femme, une mère de famille qui, du consentement de son maître, avait pris les rênes et le fouet de son mari, décédé quelques années auparavant, afin de pouvoir élever plus convenablement ses enfants.

Jugeant de l'énergie de ses élèves par la sienne, qui était infatigable, il les apostrophait quand ils manifestaient de la lassitude, et ne manquait pas de les questionner sur leur santé lorsqu'ils avaient manqué la veille. Par exemple, aussitôt qu'il les savait retenus chez eux par la maladie, il accourait à leur chevet et leur prodiguait ses soins. Il remarquait ceux qu'il voyait habituellement assidus au travail, cette assiduité devenant souvent pour l'avenir le germe d'une protection, puis d'une amitié solide du maître. Combien il a pu en compter ainsi qui lui ont fait honneur, et qui ont toujours été pour lui, dans le cours de sa vie, des amis dévoués et reconnaissants, alors que la familiarité permettait à Louis de se montrer à eux tout entier!

A la Faculté de médecine, où Louis avait tenté sans succès d'arriver par le concours, Broussais, plus heureux, occupa d'emblée, en 1833, une chaire qu'il devait à sa grande renommée, renommée alors très-amoindrie, ce que démontraient les rangs clairsemés de son auditoire. Aussi l'ancien réformateur se plaignait-il amèrement de l'ingratitude du monde médical, et, poursuivant la publication de son *Examen des doctrines médicales*, attaquait-il avec véhémence les auteurs des travaux qui avaient le plus contribué à discréditer sa doctrine. Il n'épargna pas Louis surtout, en discutant, dans le quatrième volume de cet ouvrage, la valeur de ses deux principales publications à son point de vue. Son attaque, aveuglée comme toujours par la passion, fut injuste, violente, souvent ironique, parfois insultante. Il voyait en Louis « l'instrument d'une cabale montée

contre sa proposition de rapporter toutes les fièvres essentielles à la gastro-entérite, en s'étonnant qu'avec sa manière d'observer, il pût trouver des partisans. [1] »

Louis se vit forcé de répondre, « les âmes honnêtes devant se persuader difficilement, disait-il, qu'un homme de l'âge de Broussais, qui avait joui d'une grande renommée, pût chercher à avilir le caractère d'un médecin qui serait irréprochable. » Il dut rompre un silence qui aurait pu être pris pour une adhésion. Il publia donc (en 1834) une brochure de cent soixante pages ayant pour titre : *Examen de l'Examen de M. Broussais, relativement à la phthisie et à l'affection typhoïde.* Dans cette réfutation sévère et contenue, se révélait l'esprit d'équité et de sincérité scientifiques qui ne cessa d'animer pendant toute sa carrière ce maître regretté.

Tandis que Broussais « donnait à sa critique le caractère d'un pamphlet et descendait aux personnalités et aux injures les plus grossières, comme si de semblables moyens pouvaient donner beaucoup d'autorité à ses paroles, » Louis combattait sérieusement les assertions erronées de Broussais, ne l'accusant pas, comme son adversaire le faisait à son endroit, d'avoir inventé, d'avoir dissimulé et dénaturé les faits ; il admettait que Broussais était, comme lui-même, toujours de bonne foi. Il expliquait, par la persistance

[1] Malgré la violence de son attaque, Broussais ne pouvait s'empêcher, comme à la dérobée, de rendre justice à Louis, de temps à autre. Il trouvait qu'il était « un observateur riche de faits ;..... il l'estimait comme un observateur laborieux, infatigable, etc. » (*Examen des doctrines médicales*, t. IV, pp. 368 et 378.)

de ses préoccupations, les erreurs du médecin du Val-de-Grâce, qui croyait encore voir alors même qu'il n'avait pas pensé à voir, aucun observateur, à la connaissance de Louis, n'ayant vu ce que Broussais croyait avoir vu. Par moments l'indignation semblait prête à éclater; mais Louis savait se contenir. Il se donnait ainsi un avantage de plus sur son impétueux adversaire.

Pendant les vingt-cinq années qu'il passa dans les hôpitaux de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu[1], Louis fut toujours le même : aussi énergique et dévoué à la fin qu'au début. Et comme il avait acquis auprès de l'administration de l'Assistance publique une autorité légitimement due à son caractère et à ses services, il en profitait souvent pour être utile aux malades et aux élèves[2].

Tant qu'il fut médecin de la Pitié, il y fit des conférences cliniques qui eurent un grand succès, et dans lesquelles il cherchait à démontrer l'importance de l'étude attentive des malades, en appliquant à cette étude les principes d'investigation qu'il avait mis en pratique dans ses ouvrages. Il eut de nombreux adeptes : il devint, en un mot, chef d'école.

[1] Étant à l'Hôtel-Dieu, des réparations importantes le forcèrent à y suspendre son service; mais on ne voulut pas se priver, même momentanément, de son concours, et l'administration lui confia un service à l'hôpital Beaujon, à titre provisoire.

[2] C'est à l'intervention de Louis que l'on doit le foyer chaque jour allumé dans l'amphithéâtre-cave des autopsies de l'Hôtel-Dieu, où il n'existait auparavant aucun moyen de ventilation. C'est également lui qui réclama et obtint la pose des persiennes, si utiles pendant les chaleurs de l'été, qui garnissent les fenêtres méridionales de la salle Sainte-Jeanne du même hôpital.

L'approbation de ses doctrines à laquelle il a été plus particulièrement sensible fut la fondation, en 1832, de la *Société médicale d'observation de Paris*, par quelques élèves en médecine[1]. Louis en accepta la présidence avec empressement. Dans ce milieu sympathique, avec quelle vivacité sévère et convaincue il exprimait sa pensée, pour lui la vérité! Cela ne l'empêchait jamais d'être plein de déférence pour les objections qu'on lui faisait ou que même il provoquait. Il avait en effet pour principe que l'on devait loyalement accepter toute contradiction quelle qu'elle fût, si elle était suffisamment prouvée.

Dans les critiques que l'on n'a pas épargnées à cette société, on a trop oublié son but modeste et utile, pour en faire je ne sais quelle coterie infatuée d'elle-même. Son but était simplement de former des observateurs, la bonne observation n'étant pas aussi facile d'emblée qu'on le pense généralement, et sa mise en œuvre ayant besoin de méthode.

Il n'était pas exact de dire que cette méthode emprisonnait l'initiative individuelle, qu'elle obligeait l'intelligence à se confiner dans la satisfaction du détail et à se restreindre toujours dans le même cadre, faisant des membres de cette société des tailleurs de pierre au lieu d'en faire des architectes. Pour être juste et apprécier l'utilité de l'arbre, il faut le juger par ses fruits. Je ne veux pas parler seulement des

A MM. Marc d'Espine, Th. Maunoir et Bizot, de Genève, qui eurent les premiers l'idée de cette fondation, se joignirent bientôt, comme membres fondateurs, MM. Barth, Bazin (de Bordeaux), Baumgartner, Boudin, Chaponnière, Eager, Jackson, Martins, Peyrot, Sestier et Thévenin.

trois volumes de Mémoires qui ont été publiés par la Société d'observation, et qui contiennent d'importants travaux[1], mais des nombreuses célébrités médicales contemporaines qu'elle a comptées parmi ses membres, tant dans les hôpitaux que dans la Faculté de Paris et dans les écoles de médecine de province. De plus, parmi les étudiants étrangers venus à Paris, et qui s'empressèrent de faire partie des travailleurs actifs de la Société, on en compte beaucoup qui devinrent aussi dans leur pays des illustrations incontestées[2]. Plusieurs d'entre eux, en Angleterre et en Amérique, fondèrent des sociétés d'observation sur le modèle de celle de Paris. Ces résultats nous semblent trop au-dessus de mesquines critiques, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Je dois d'ailleurs faire remarquer que la principale critique qu'on a faite à la Société médicale d'observation de trop cultiver l'étude du détail, porte complétement à faux. Car, si l'on excepte un petit nombre de travaux généralisateurs, qui reposent d'ailleurs eux-mêmes sur l'étude des détails, la marche habi-

[1] En outre du travail trop peu connu de Louis *Sur l'examen des malades et la recherche des faits généraux*, de ses *Recherches sur l'emphysème du poumon*, et de son important *Mémoire sur la fièvre jaune de Gibraltar*, ces volumes contiennent des mémoires de MM. Bizot, Cossy, Ducrest, Marc d'Espine, Fauvel, Lebert, Th. Maunoir, Oulmont, Valleix et Woillez.

[2] Je me contenterai de citer les Bizot, Marc d'Espine, Th. Maunoir, Rilliet, de Genève; Marshall Hall, Walshe et Thompson, de Londres; Bell Gibson, Keane, de New-York; Jackson, Holmes, Shattuck, de Boston; Gerhard, Steward et Stillé, de Philadelphie; Power, de Baltimore; Martinez del Rio, de Mexico, etc. Je puis rappeler aussi Sestier, Genevois, qui se fixa à Paris.

tuelle, nécessaire, des investigations humaines est d'abord l'étude des particularités des choses, principalement en médecine, que l'on fasse de la clinique, de l'histologie ou de l'expérimentation, je devrais dire surtout de l'expérimentation et de l'histologie, où l'étude du détail est presque souveraine.

La société avait pris pour devise : *Numerandæ et perpendendæ observationes*, au lieu de *Non numerandæ sed perpendendæ observationes* de Morgagni. Elle avait ainsi adopté en principe que les faits doivent être non-seulement jugés et appréciés suivant leur valeur, mais encore comptés.

Ceux qui ont blâmé la manière d'observer de Louis ont principalement critiqué cette statistique ou ce numérisme dont il s'est servi. On a ici poussé la critique jusqu'au ridicule, en disant que Louis et ses partisans, en comptant les faits, s'en tenaient simplement à l'énoncé du chiffre brut. Mais un nombre quelconque se compose d'unités qui n'ont par elles-mêmes qu'une valeur abstraite. Dès qu'on s'en sert pour nombrer une chose matérielle ou non, cette chose acquiert par ce seul rapprochement du nombre une expression particulière, que Louis cherchait, dans l'ensemble et les détails, à opposer toujours aux assertions vagues ayant cours dans la science; mais il était loin de chiffrer sans conclure, à moins que ces chiffres ne fussent posés par lui comme des jalons d'attente, ou que la conclusion n'en ressortît d'elle-même.

Le rôle de l'observateur en médecine ne saurait se désintéresser de toute gêne méthodique, sans tomber dans une exagération fâcheuse. Le simple souvenir des faits observés non-seulement tend à en

affaiblir et à en dénaturer la valeur, mais encore conduit à formuler des conclusions générales et des affirmations sans base solide. Ces généralités, souvent faussées par l'imagination, Louis les remplaçait par des conclusions tirées des faits recueillis scrupuleusement la plume à la main; et comme ces conclusions ont d'autant plus de valeur qu'elles découlent d'un plus grand nombre de faits, il comptait ces faits, attachant d'autant plus d'importance aux résultats généraux obtenus par ce moyen, qu'ils reposaient sur un plus grand nombre.

Les découvertes auxquelles est arrivé Louis, en suivant cette marche, le justifient amplement de l'avoir formulée, et le service qu'il a rendu en l'utilisant est assez considérable pour qu'on ne puisse pas traiter à la légère ou dédaigner, comme on l'a fait, le moyen méthodique dont il est question. Ce qui en éloigne beaucoup d'observateurs, plus portés au travail facile et rapide, c'est qu'il faut une sévère opiniâtreté d'investigation dans le travail, qui ne va pas à la nature de leur esprit, et que personne n'a été capable de pousser aussi loin que Louis.

La méthode numérique, comme l'a démontré l'œuvre de Louis, a donc une valeur incontestable comme moyen d'investigation, même en thérapeutique. C'est en suivant cette méthode qu'il publia, en 1828, dans les *Archives générales de médecine*, puis en 1835, dans un travail à part, des *recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires*.

Louis a été un ardent défenseur de l'observation en préconisant les moyens qui lui ont paru les meil-

leurs pour y satisfaire. Mais on a peine à croire que, depuis la mort du maître, on ait été jusqu'à mettre en doute la valeur de l'observation en médecine! On comprend difficilement qu'on vienne contester la nécessité de l'observation comme base du progrès médical. Cette nécessité est une vérité tellement banale, une de ces évidences qui s'imposent si nettement à tout esprit non prévenu, qu'il nous paraît inouï qu'on ait songé à battre en brèche cette vérité, en disant que l'esprit moderne tendait à remplacer l'observation par les recherches expérimentales.

Je suis loin de nier la valeur de ces recherches, soit qu'elles tendent à éclairer d'un jour nouveau les phénomènes de physiologie normale ou pathologique, soit qu'elles cherchent à reproduire sur les animaux certains phénomènes, dans des conditions qui permettent d'en expliquer la cause et l'évolution chez l'homme, soit enfin que l'expérimentation révèle l'action thérapeutique ou toxique de certaines substances. Oui, ces travaux sont remarquablement utiles à la médecine sans aucun doute; et ce qui démontre leur importance pour l'avancement de la science biologique, c'est la renommée et la notoriété scientifique qu'ils ont valu à ceux de nos contemporains qui s'y sont livrés avec succès.

Mais en quoi de pareilles recherches, qui ouvrent, il est vrai, des horizons nouveaux, et qui, par suite, fascinent et entraînent vers elles la jeune génération médicale, pourraient-elles se substituer à l'étude clinique telle qu'elle était précédemment comprise? Il est clair que l'observation telle que l'ont pratiquée nos maîtres, reste et restera toujours la base de la

médecine pratique, utilisant les résultats de l'expérimentation qui, sans cette assimilation, seraient lettre morte pour la médecine.

Il est donc inexact de prétendre que l'expérimentation tend à remplacer l'observation, puisqu'elle est elle-même un mode d'observation médical indirect. Il est plus juste de dire que l'une et l'autre se complètent mutuellement.

Pour se rendre compte des dissidences qui existent à propos de la manière d'observer et d'interpréter les faits médicaux, il faut surtout tenir compte des conditions intellectuelles diverses que présentent les observateurs. Tel se méfiant de lui-même, craignant de mal regarder et de laisser échapper la vérité, s'attache plutôt au détail pour le rapprocher, la plume à la main, d'autres détails semblables, avant de formuler l'ensemble; tel autre, dédaignant cette servilité d'esprit et de plume, confiant dans sa mémoire et son imagination, se contente d'effleurer l'étude des faits, et se fie exclusivement aux impressions fugitives et superficielles qu'ils lui ont laissées, pour en déduire ce qu'il croit être le vrai. Ces impressions incomplètes excitent alors l'esprit, qui se lance souvent dans la voie des hypothèses et des généralités, en se complaisant dans des affirmations aventureuses.

Entre ces deux types, le premier qui est sérieux, plein de réserve, correct comme un chiffre, et le second expansif, primesautier, plus ou moins brillant de langage et artiste, il y a une foule de types intermédiaires que nous rencontrons autour de nous et dont nous pouvons faire partie nous-mêmes, types plus ou

moins rapprochés des deux extrêmes, avec une fusion de dispositions, de qualités ou de défauts inévitables, comme les variétés de l'esprit humain.

Pour savoir dans quel camp se montre de préférence la vérité, il suffit de constater un résultat devenu aujourd'hui de l'histoire. C'est que l'observation dite exacte et sévère des faits a été beaucoup plus productive pour la science médicale que l'observation superficielle et faite à la légère. On en trouve un exemple frappant dans l'œuvre de Louis comparée à celle de Broussais, par exemple : la première a conduit à la découverte de vérités nouvelles, la seconde à une simple fermentation d'idées ; il y a entre elles la différence d'un solide monument à un fragile décor. Mais revenons à Louis.

Lorsqu'il fut arrivé à la position éminente qu'il n'atteignit que vers l'âge de quarante-huit ans, sa réputation très-étendue tenait à plusieurs causes : d'abord à l'importance et à l'originalité de ses travaux, qui avaient été traduits en plusieurs langues et qui étaient universellement connus; ensuite aux relations nombreuses qu'il avait eu l'occasion d'entretenir avec beaucoup d'étrangers de distinction, soit pendant son séjour en Russie, soit par les rapports qui s'établissaient entre les hommes d'élite de Paris et les nombreux médecins étrangers qui venaient alors puiser en France un complément d'instruction, avant de devenir eux-mêmes illustres dans leur pays.

Aussi ses consultations étaient-elles autant recherchées par des étrangers que par des compatriotes. Anglais, Américains, Russes, Espagnols, etc., pre-

naient ses conseils comme ceux d'une célébrité incontestée, et prononçant pour eux en dernier ressort.

Il ne faut pas croire que Louis soit arrivé d'emblée à cette haute position. Nous savons tous qu'il ne suffit pas, pour conquérir, à Paris, une position médicale lucrative, d'avoir une solide instruction, une vie honorable, ni même d'avoir publié des travaux estimés.

Louis subit la loi commune, au début de sa pratique. Douze ans après son retour d'Odessa à Paris, il n'avait pas encore la position à laquelle il devait prétendre. Il est vrai qu'il avait renoncé, pendant les six premières de ces années, à toute pratique pour se livrer entièrement à l'observation clinique ; il avait ensuite passé une année à Bruxelles, puis consacré plusieurs mois à sa mission de Gibraltar, dont il ne revint qu'en mai 1829. Mais les titres scientifiques qu'il avait conquis dans cet intervalle de douze années, son existence si digne, si honnête, et son âge mûr, car il avait alors quarante-cinq ans, auraient dû plus rapidement lui faire prendre place parmi les praticiens au moins satisfaits. Mais il n'en fut rien. Au moment de son départ pour Gibraltar, il habitait encore sa modeste chambre d'entresol à l'hôpital de la Charité, où il était devenu chef de clinique.

Rappelons, en passant, à propos de ce modeste logis, une épisode qui influa profondément sur l'avenir de Louis.

Un jour une jeune dame, fille du marquis de Montferrier, conseiller à la Cour des Comptes, allait consulter Magendie sur le choix d'un bon médecin

qu'elle désirait pour donner des soins à sa famille. Elle lui exprima le désir de rencontrer dans ce praticien des qualités si exceptionnelles, que Magendie, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, répondit à cette demande : Vous voulez vraiment un phénix, alors choisissez M. Louis ! Cette réponse fut prise à la lettre. La dame se rendit avec sa jeune sœur à l'hôpital de la Charité, où elles allèrent frapper à la porte de la chambre en question. Elle leur fut ouverte par un grand et sérieux jeune homme dont l'aspect les frappa, et qui était entouré des preuves d'un travail opiniâtre. Louis devint le médecin et l'ami de la famille, faisant, plusieurs années plus tard, sa compagne bien-aimée de la jeune fille que le hasard avait conduit en sa présence.

Ce n'est qu'après son retour d'Espagne, et après sa nomination de médecin de l'hôpital de la Pitié, qu'il s'installa dans un appartement des plus simples, situé à un troisième étage, dans la cité Bergère ; et c'est seulement en 1833 qu'il habita la rue de Ménars, très-anxieux au premier abord de se voir dans la nécessité d'y payer un loyer plus élevé. C'est dans cet appartement austère qu'il resta plus de trente années, et que nous l'avons tous connu pendant sa prospérité et dans le bonheur de son intérieur.

Nous avons vu combien il était absolu dans ses convictions concernant la science médicale. On peut dire, dans le bon sens du mot, qu'il était absolu en toute autre chose : dans la probité, le devoir, le dévouement, et dans ses sentiments d'affection pour sa famille et ses amis. Il comprenait le devoir d'une façon si entière, que l'on peut presque dire qu'il en

avait l'excès, tant ses scrupules à cet égard étaient vivaces. Pendant les vingt premières années de son heureuse union avec la digne compagne de sa vie, jamais il ne restait plus de quelques heures auprès de sa femme et de son fils, lorsqu'ils étaient en villégiature à Dieppe. Les plaisirs mondains, même les plus ordinaires, lui étaient complétement étrangers.

Il avait toujours l'empressement de bien faire, comme de faire le bien. Tous ceux qui l'ont approché ne peuvent avoir oublié que, dans sa pratique médicale, il était un modèle d'exactitude et de ponctualité. C'était surtout à obliger ses amis qu'il était empressé. Il allait, vis-à-vis d'eux, jusqu'à s'oublier lui-même. Il le montra en bien des circonstances que je pourrais rappeler. Un jour, par exemple, en 1832, Louis apprenait par Orfila qu'il était proposé pour la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il s'empressa aussitôt d'insister pour que cette promotion fût remplacée par la nomination de Leuret au grade de chevalier. Leuret, grâce à cette intervention, obtint cette distinction; mais sans regret, car Louis eut aussi la sienne.

Je viens de parler d'Orfila et de Leuret, qui furent pour Louis deux amis qu'il eut le chagrin de voir mourir. Il en fut ainsi de Jackson (de Boston), de Chomel, de Valleix, de Grisolle, de Marshall Hall, de Legendre, de Sestier, de Goupil. Chacune de ces pertes fut pour Louis une profonde affliction. Mais, parmi ces amis perdus, Valleix fut un de ceux dont la mort lui fut le plus sensible. Critique habile et indépendant, actif défenseur de l'école d'observation,

Valleix était constamment sur la brèche, prêt à lutter dans la presse médicale contre les opposants, et il le faisait avec succès. A cette entière communauté d'idées entre Valleix et Louis, se joignait une affection réciproque non moins absolue. Aussi, lorsque, en 1855, le maître perdit, d'une manière aussi rapide qu'inattendue, cet ami dévoué, voulût-il que son corps reposât près de la tombe de son fils.

Son amitié avec Chomel avait un caractère peut-être moins intime, mais elle n'en resta pas moins inaltérable, comme toutes les amitiés de l'homme de cœur qui nous occupe.

Louis apprit un jour que la place de médecin en chef des épidémies du département de la Seine était vacante. Il pensa que Chomel pouvait désirer cette fonction tout honorifique, et il se hâta de le prévenir. Aussitôt averti, Chomel sollicita et obtint la place pour Louis, qui la conserva pendant plusieurs années. Mais, dès que ce titre de médecin en chef des épidémies fut rétribué, il se démit de ces fonctions en faveur d'un confrère, qui les désirait comme une ressource nécessaire.

Louis passait à tort pour être l'élève de Chomel : il n'en était que l'ami, et cette amitié ne se démentit jamais. Lorsque Chomel publia son dernier ouvrage, l'année même de sa mort, en 1858, il en adressa un exemplaire à Louis, avec cette suscription de sa main, qui en dit plus que beaucoup de phrases : « *Excellentissimo ac fidelissimo, clarissimoque doctori Louis, vetus amicitiæ pignus.* »

Il y aurait bien des pages à écrire sur les nombreux amis de cet homme d'élite, s'il fallait les rap-

peler tous, et surtout énumérer les témoignages ingénieux et délicats d'affection qu'il savait leur donner. Quand il publiait un ouvrage, par exemple, il avait toujours la mémoire du cœur : le nom d'un ami se trouvait toujours imprimé au frontispice; et, lors de la publication de la seconde édition de son livre sur la phthisie, la dédicace comprenait sept noms, de ceux qui lui avaient donné un témoignage de haute estime en lui dédiant leurs ouvrages.

Il était révolté de toutes les injustices. Après la mort de Leuret, trouvant qu'on ne s'était pas montré équitable à son égard, il s'empressa de faire couler son buste en bronze et le plaça dans son salon.

Pour obliger un ami, rien ne l'arrêtait. Sans y être provoqué, après avoir cherché quand et comment il pouvait se rendre utile, il agissait incontinent, avec énergie, multipliant ses démarches et payant de sa personne, même auprès de hauts personnages qu'il ne connaissait pas. Partout, il plaidait chaudement la cause de l'ami qu'il soutenait, persuadé qu'il accomplissait un devoir de justice.

Un ami était-il malade, même loin de Paris, Louis s'empressait d'accourir auprès de lui. Leuret, d'une santé chétive et sujet à des maux de tête opiniâtres, se rendant en Provence, fut pris en route de phénomènes cérébraux graves qui le forcèrent à s'arrêter à Vierzon. Là, il fut impossible à son domestique qui l'accompagnait de le faire recevoir dans un des hôtels de la ville : on croyait avoir affaire à un moribond. Le serviteur de Leuret, désespéré, écrivit à Louis, qui partit aussitôt en poste pour ramener à

Paris son ami malade, dont un bon confrère de Vierzon avait eu heureusement pitié.

Il avait un égal dévouement pour des confrères qu'il ne connaissait pas. Il avait été plusieurs fois à Bar-le-Duc auprès de l'un d'eux, qui était gravement malade, mais qui se rétablit. Ce confrère, venant remercier Louis à Paris, fit mine de vouloir reconnaître pécuniairement les déplacements et les soins dont il avait été l'objet. Louis l'arrêta du geste, avec cette expression sévère qui lui était habituelle en pareils cas, en se contentant de lui dire : N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

On conçoit qu'un tel dévouement pour tous ne pouvait pas s'arrêter à la bourse. On doit savoir, malgré la pudeur excessive avec laquelle il obligeait, avec quel empressement parti du cœur il offrait cette bourse à ses amis : il la leur ouvrait toute grande, même en engageant presque l'avenir. C'étaient des prêts, de larges secours, et jusqu'à des pensions payées pour des fils d'estimables et trop malheureux confrères.

C'était quelquefois à la science en même temps qu'à l'ami qu'il rendait service. Voici comment M. Orfila neveu, secrétaire général de l'Association des médecins du département de la Seine, a raconté une des libéralités de Louis, à l'assemblée générale de cette année :

« Parmi les traits nombreux de générosité qui eussent fait la gloire de M. Louis, si sa modestie n'avait rigoureusement imposé autour de lui le secret et le silence, un seul a transpiré hors du cercle intime : je crois pouvoir le divulguer sans manquer

à une mémoire qui m'inspire le plus profond respect. C'était vers 1840; dans un de ces épanchements que M. Louis savait faire naître par sa bienveillante affabilité, un de ses élèves les plus distingués lui avoua que, tout en ayant conçu et préparé le plan d'un ouvrage considérable sur la médecine, il ne pouvait entreprendre le travail de rédaction, parce que, chaque jour, il lui fallait assurer le pain du lendemain. Immédiatement M. Louis offrit à son interlocuteur d'avancer toutes les sommes qu'il demanderait jusqu'à l'époque de la publication.

« Dès son apparition, le livre obtint un grand et légitime succès, et l'auteur prit une place honorable parmi les praticiens de Paris. L'élève a précédé le maître dans la tombe; aussitôt M. Louis, repoussant les offres de remboursement, détruisait toutes les pièces que, par délicatesse, il avait acceptées et gardées comme titres de sa créance. Il consommait ainsi l'abandon d'une somme de vingt mille francs environ. »

Je ne crois pas non plus manquer à la mémoire de Louis ni à celle de l'ami qui fut ainsi obligé, en disant que c'était Valleix, et que l'ouvrage qu'il publia fut son remarquable *Guide du médecin praticien*, travail considérable en cinq volumes, qui en est aujourd'hui à sa cinquième édition.

Plus récemment, en 1865, on a dû à la générosité de M. Louis la publication d'un autre ouvrage important. Sestier, l'auteur regretté du *Traité de l'angine laryngée œdémateuse*, était mort soudainement, ayant recueilli pendant dix ans les matériaux d'un ouvrage sur la foudre. Il en avait parlé souvent

à Louis, qui ne put supporter la pensée que ces immenses matériaux seraient perdus pour la science. Il les obtint de Mme Sestier, et, sur le conseil de M. le professeur Gavarret, il les confia à M. Méhu, qui se chargea de leur coordination, en les complétant. Il en résulta deux volumes dont la publication eut lieu en 1866.

Avec un cœur aussi largement ouvert à tous les meilleurs sentiments, on comprendra facilement que l'Association des médecins de la Seine, fondée par Orfila, ait toujours eu ses sympathies. Lorsqu'il apprenait qu'un don testamentaire était fait par un médecin à cette association charitable : « C'est trop peu, dit-il plusieurs fois ; plus on reçoit d'argent en consultations par l'entremise des confrères, et plus on doit leur en laisser après sa mort. » Et comme ses actes étaient aussi francs que ses paroles, c'est par un bienfait de quinze cents francs de rente abandonnés à l'Association qu'il perpétua ses libéralités, en les considérant comme un devoir.

Qu'est-il besoin d'insister sur tant de bonté? sur cette charité si expansive et en même temps si modeste, qui faisait exiger impérieusement par Louis de n'en faire nulle part la moindre mention écrite? En agissant ainsi, non-seulement sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite, mais l'embarras moral du service reçu était en même temps épargné à l'obligé.

En 1853, la vie de Louis, si active, si dévouée, et alors en pleine prospérité, changea bien tristement de voie, sans qu'il cessât de tout sacrifier au devoir.

Le 14 janvier de cette année, il parut à son heure ordinaire à l'Hôtel-Dieu. Son teint était d'une pâleur insolite et sa physionomie d'une profonde tristesse. Il venait de quitter sa première salle, et nous suivions ensemble un passage souterrain de l'hôpital, lorsque, interrogé par moi avec inquiétude, il s'arrêta subitement, me saisit le bras, et, ses larmes faisant explosion : « Hier, Armand a craché du sang, il est perdu ! » me dit-il.

Le malheureux père parlait de son fils unique; aussi devint-il inconsolable dès ce premier moment. Le mois d'octobre arrivé, la maladie avait fait de lents progrès, mais la perspective de l'hiver à Paris en faisait redouter de plus rapides. Louis reconnut avec son ami Chomel qu'un séjour dans le Midi était indiqué, mais il ne croyait pas à son efficacité. Comprenant que sa vie était brisée à tout jamais, il abandonna sa clientèle, donna sa démission de médecin de l'Hôtel-Dieu, malgré les instances du directeur de l'Assistance publique, répondant qu'il était de son devoir de se démettre de fonctions qu'il ne remplissait pas, et il partit avec sa femme, pour aller résider à Pau avec leur cher malade.

Leur séjour dans cette ville fut un martyre de tous les jours. Louis y était livré au supplice incessant d'une expectation qui lui permettait de suivre pas à pas les progrès lents de la maladie. Quelle vie d'angoisses pour un cœur impressionnable et tendre comme le sien ! Quels combats intérieurs et constamment renouvelés pour une nature aussi sensible et aussi ardente que la sienne, lorsqu'il lui fallait à chaque instant dissimuler son désespoir au jeune

patient, qui pressait son père de le guérir au plus vite ! Cette lutte courageuse se révélait avec une simplicité et un calme navrants dans les lettres qu'il écrivait et dans lesquelles il racontait les progrès du mal à ses amis, sans oublier cependant de s'intéresser encore à leurs affaires avec sa bonté habituelle. Il leur disait qu'emporté par le tourbillon de ses occupations médicales antérieures, il n'avait pas, jadis, assez connu son fils, qui avait alors dix-huit ans, et dont il exaltait avec raison les heureuses qualités.

Enfin arriva l'événement fatal qui devait dénouer cette si triste situation; c'était le 15 juillet 1854. L'enfant succomba après une longue agonie. Valleix, prévenu, partit aussitôt pour Pau, et ramena à Paris ces malheureux parents, qui suivirent le corps de ce fils, qui était jadis tout leur espoir et leur consolation. Louis voulut lui rendre lui-même les derniers devoirs; et les nombreux amis qui vinrent lui serrer la main à l'église Saint-Roch purent remarquer son désespoir morne et silencieux, sans se douter de l'idée sinistre qui traversait alors son esprit : « C'était comme une exécution, disait Louis de lui-même, au retour de cette triste cérémonie. »

Le coup fut terrible. Comme l'a dit avec un sentiment plein de justesse notre ami le docteur Barth, un de ses nombreux fidèles, dans le discours qu'il prononça plus tard aux funérailles de Louis, le chêne avait été profondément entamé par le coup qui venait de trancher le rejeton[1].

[1] Le discours que M. Barth prononça au nom de l'Académie de médecine, dont il était président, et comme élève et ami de M. Louis, a été inséré dans le *Bulletin* de cette Académie (2e *série*,

Il avait renoncé à toute pratique active en s'absentant de Paris. En y revenant désespéré il persista dans son abstention. Plus tard il consentit seulement de temps à autre à recevoir en consultation chez lui quelques anciens clients, et il fut toujours empressé de visiter ses amis malades; mais on peut dire qu'après son malheur, il vécut dans la retraite, et ne parut plus dans aucune assemblée, si ce n'est pourtant à l'Académie de médecine, parce qu'il y rencontrait des amis auxquels il pouvait souvent en recommander d'autres[1].

Cette abnégation résignée dura plus de quinze ans. Tant qu'il le put, son premier acte de chaque journée fut une visite au cimetière de Montparnasse. Peu à peu, dans les derniers temps, ces pieux pèlerinages devinrent moins fréquents, puis rares; mais ils ne cessèrent complétement que pendant les deux mois de sa dernière maladie. Quoique bien sensible aux témoignages constants d'affection que ses nombreux amis ne lui épargnaient pas, il ne perdit rien de son chagrin. Il avait copié sur ses tablettes, dans la solitude, ce passage de Balzac, qui peint bien la situation de son âme attristée :

« Il me semble que la douleur me tient lieu de mon

t. I, p. 831) et dans plusieurs journaux de médecine d'août et septembre 1872.

[1] Ce besoin de recueillement dans sa peine irréparable lui fit refuser les distinctions nouvelles que lui attirait sa réputation si légitime. C'est ainsi qu'il déclina l'offre qu'on lui fit du titre de médecin consultant de l'Empereur, dont l'éloignaient d'ailleurs ses sympathies bien connues pour la famille d'Orléans, et qu'il se refusa obstinément à briguer les suffrages de l'Institut, malgré les instances qui lui furent faites et qui faisaient présager le succès.

ami; je la possède avec quelque douceur, et en suis si jaloux, que je croirais avoir fait une seconde perte si je ne l'avais plus pour m'entretenir. »

Heureusement, ce chagrin s'accompagnait de deux pensées consolantes : sa croyance en Dieu et l'espérance d'une autre vie[1]!

Louis montra jusqu'à la fin toute sa lucidité d'esprit; mais sa mémoire s'était graduellement affaiblie. « L'enfant, disait-il, fait tous les jours quelque chose de plus, le vieillard quelque chose de moins. » Quant à son énergie physique, il la conserva bien longtemps. Ce ne fut que quelques années avant sa mort, en approchant de ses quatre-vingts ans, qu'il commença, disait-il, à croire qu'on pouvait se fatiguer. Dès lors, se développait sourdement une affection profonde, qui ne se manifestait qu'à d'assez rares intervalles, par des accidents auxquels il refusait avec opiniâtreté de laisser remédier, prétextant son grand âge.

Enfin apparurent, le 9 juin 1872, des accidents plus graves, qui nécessitèrent une intervention médico-chirurgicale. Cette intervention d'un ami dévoué dut être journalière jusqu'à sa mort, qui survint dans sa quatre-vingt-sixième année, le 22 août, après soixante-quinze jours de souffrances héroïquement supportées.

[1] « Croire en Dieu, écrivait-il, mauvaise expression qui ne dit pas ce qu'elle doit dire... Croire en Dieu! Mais on ne croit pas au soleil : on le voit, on le sent. Dieu est-il moins évident que le soleil?... J'ai confiance en Dieu. Si je pense à lui, j'espère; et mes espérances ne sont pas dominées par la terreur. Dieu est notre père; la bonté est un de ses attributs essentiels... » (*Notes manuscrites.*)

Pendant ces longues souffrances, la compagne dévouée de sa vie ne le quitta pas, malgré ses angoisses. Et, comme pour témoigner de l'affection profonde et dévouée que cet homme droit et excellent entre tous avait su s'attirer, il ne cessa pas d'être entouré d'amis des anciens jours, tous des élèves reconnaissants, jusqu'à sa dernière heure, qu'il vit arriver avec le plus grand calme.

Telle fut cette existence toute de dévouement à la science, au devoir professionnel, à la famille et à l'amitié, révélant une droiture et une probité sans tache, une infatigable énergie dans la recherche du vrai, et laissant après elle, à travers la science, une trace éclatante de son passage, aussi indélébile que les regrets dans les cœurs amis.

APPENDICE

PUBLICATIONS DU Dr LOUIS

PUBLICATIONS DU Dr LOUIS

1° **Différents points de physiologie et de pathologie.** — *Thèse de doctorat* (18 juin 1813).

2° Observations relatives aux **perforations spontanées de l'intestin grêle dans les maladies aiguës**; suivies de quelques réflexions.
(*Archives générales de Médecine,* 1823; t. I, p. 17.)

3° Observations, suivies de quelques considérations, sur les **communications des cavités droites avec les cavités gauches du cœur.**
(*Ibidem,* 1823; t. III, p. 325 et 485.)

4° **Du croup considéré chez l'adulte.** — Mémoire lu à l'Académie royale de Médecine, dans sa séance du 23 septembre 1823.
(*Ibidem,* 1824; t. IV, p. 5, 369.)

5° Mémoire sur la **péricardite.**
(*Revue médicale,* janvier 1824.)

6° Observations relatives du **cancer du pylore** et à **l'hypertrophie de la membrane musculaire de l'estomac dans toute son étendue.**
(*Archives gén. de méd.,* 1824; t. IV, p. 536.)

7° **Du ramollissement avec amincissement, et de la destruction de la membrane muqueuse de l'estomac.** — Mémoire présenté à l'Académie royale de Médecine, section de médecine, le 27 janvier 1824.
(*Ibidem,* 1824; t. V, p. 5.)

8° Observations relatives à la **perforation du parenchyme pulmonaire**, par suite de la fonte d'un tubercule ouvert dans la cavité des plèvres.

(*Ibidem*, même volume, p. 321.)

9° Observations recueillies à l'hôpital de la Charité, **sur le ténia et son traitement** au moyen de la potion de M. le docteur Darbon.

(*Ibidem,* t. VI, 1824, p. 544.)

10° **Recherches anatomico-pathologiques sur la phthisie**, précédées du rapport fait à l'Académie royale de Médecine, par MM. Bourdois, Royer-Collard et Chomel. — 1 vol in-8°, 1825.

11° Le même ouvrage, *seconde édition,* considérablement augmentée, avec le titre : **Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la phthisie.** — 1 vol. in-8°, 1843.

Il a été fait à l'étranger plusieurs traductions de cet ouvrage :

1° Traduction de Walther Hayle Walshe, — Londres, 1826. *Seconde édition*, par le même auteur, en 1844.

2° Autre traduction anglaise par Charles Cowan. — Londres, 1835. *Seconde édition,* par le même, en 1836.

3° Publication en Amérique de la traduction de Ch. Cowan, revue par Henry-I. Bowditch. — Boston, 1836.

4° Traduction allemande, par Karl Weese (traduction libre. — Leipzig, 1827.

12° **Mémoire sur les abcès du foie.**

(*Répertoire d'anatomie et de physiologie pathologiques et de clinique chirurgicale,* publié par Breschet. — Juin 1826.)

13° **Mémoires ou recherches anatomico-pathologiques sur diverses maladies** (sur le ramollissement avec amincissement et sur la destruction de la membrane muqueuse de l'estomac, — l'hypertrophie de la membrane musculaire de l'estomac dans le cancer du pylore, — la perforation de l'intestin grêle, — le croup chez l'adulte, — la péricardite, — la communication des cavités droites avec les cavités

gauches du cœur, — les abcès du foie, — l'état de la moelle épinière dans la carie vertébrale, — les morts subites et imprévues, — les morts lentes, prévues et inexplicables, — le ténia et son traitement.)

Ce volume de mémoires a été traduit en allemand par Gustave Bünger, — Berlin, 1827.

14° **Observation de métrite sub-aiguë, avec inflammation des veines utérines**, etc.
(*Archives gén. de méd.*, 1826; t. X, p. 337.)

15° **Observations relatives à l'étranglement interne de l'intestin grêle.**
(*Ibidem*, 1827; t. XIV, p. 185.)

16° **Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la maladie connue sous le nom de gastro-entérite, fièvre putride, adynamique, ataxique, typhoïde,** etc., etc., comparée avec les maladies aiguës les plus ordinaires. — 2 vol. in-8°, 1829.

17° Le même ouvrage, *seconde édition considérablement augmentée, ayant pour titre :* Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la **maladie connue sous les noms de fièvre typhoïde, putride, adynamique, ataxique, bilieuse, muqueuse, gastro-entérite, entérite-folliculeuse, dothinentérie**, etc., comparée avec les maladies aiguës les plus ordinaires. — 2 vol. in-8°, 1841.

1° Traduction américaine (en anglais), par Henry I. Bowditch. — Boston, 1836.

2° Traduction allemande par Fr.-A. Balling. — Würzburg, 1830.

3° Autre traduction allemande (sur la seconde édition française), par S. Frankenberg. — Leipzig, 1842.

18° **Documents relatifs à l'épidémie de fièvre jaune qui a régné à Gibraltar en 1828**, recueillis par MM. Chervin, Louis et Trousseau, membres de la commission médicale française envoyée pour observer cette épidémie. — 2 vol. in-8° avec cartes et plan. 1830.

19° **Examen de l'Examen de M. Broussais** relativement à la

phthisie et à l'affection typhoïde. — 1 vol. in-8° de 164 p., 1834.

20° **Recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires et sur l'action de l'émétique et des vésicatoires dans la pneumonie.** — In-8° de 120 pages, 1835.

Traduction américaine (en anglais), par C.-G. Putnam, avec préface et appendice de James Jackson*. — Boston, 1836.

21° **De l'examen des malades et de la recherche des faits généraux.**

(*Mémoires de la Société médicale d'observation*, t. I, 1837, pp. 1 à 63. — Ce volume est épuisé.)

22° **Recherches sur l'emphysème des poumons.**

(*Même volume,* pp. 160 à 261.)

23° Article **Emphysème** du *Dictionnaire de médecine* en 30 volumes.

24° **Recherches sur la fièvre jaune de Gibraltar, en 1828.**

(*Mémoire de la Société médicale d'observation*, t. II, 1844, pp. 1 à 299.)

Ces recherches avaient été traduites en anglais, sur le manuscrit de Louis et publiées en Amérique, avant de paraître en France, par G.-C. Shattuck. — Boston, 1839.

*Cet auteur a publié : *A Memoir of J. Jackson junior*, ouvrage contenant deux lettres de Louis, relatives à l'entrée dans la carrière médicale.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 2432—7.3